

« MON PÈRE A TUÉ MA MÈRE »

Un si lourd secret (8/8). Rachid Lamara avait 5 ans quand sa mère est morte. À 22 ans, après des années à entendre différentes versions sur ce drame, il mène son enquête pour obtenir des réponses. Et découvre que c'est son père qui l'a assassinée, en lui portant une vingtaine de coups de couteau.

PAR AURÉLIE SIPOS, PHOTOS ROBERTA VALERIO.

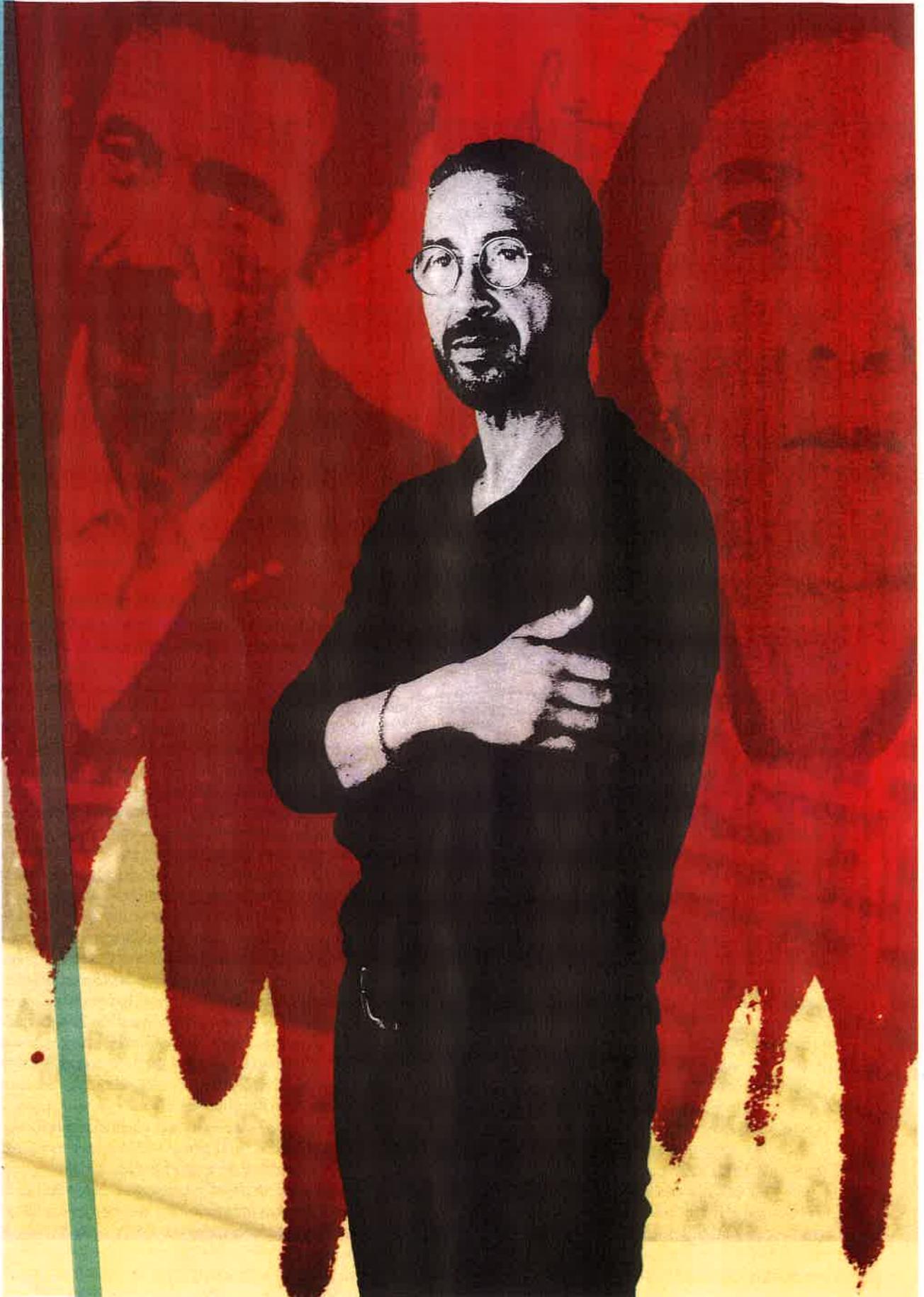
Le 21 octobre 1982, Rachid, tout sourire, est attablé dans la salle d'un foyer d'accueil de l'Assistance publique du sud de la France. Le petit garçon aux yeux marron et aux cheveux foncés souffle de toutes ses forces sur les cinq bougies de son gâteau au chocolat, à côté de son petit frère de 2 ans. Pour la première fois, ce n'est pas Dehbia, sa maman, qui a préparé ce repas de fête. La femme de 42 ans, mère de quatre garçons, est morte il y a six jours dans son appartement de Nice (Alpes-Maritimes). Que s'est-il passé ? Une chute malencontreuse sur un couteau de cuisine, un accident, un mauvais coup... Les versions divergent, et le garçonnet est envoyé plus de dix ans dans le village où vivent les familles de ses parents, en Algérie, sans obtenir d'explications précises sur le drame. Ni sur l'absence de son père jusqu'à ses 12 ans.

« Tout était flou dans ma vie de petit garçon », résume-t-il aujourd'hui depuis son appartement de Rouen, en Normandie, ses lunettes vissées sur le nez. Elles ne le quittent plus depuis ses 20 ans et sa rencontre avec Malika, une Kabyle, en 1999. Cette année-là, sa compagne l'aide à résoudre les problèmes de vue qui l'ont toujours handicapé et, en même temps, à y voir plus clair sur son passé. Ensemble, ils se rendent à la bibliothèque François-Mitterrand, à Paris, pour fouiller les archives et trouvent un article de *Nice-Matin* daté du 17 octobre 1982. « Drame de la séparation dans le Vieux-Nice : l'époux éconduit tue sa femme de douze coups de couteau », peut-on lire sur la coupure. En photo, Dehbia, un foulard sur les cheveux, et son père, Mohamed, au moment de son arrestation. Les lignes qui noircissent le papier détaillent le drame qui lui a enlevé sa mère. Elles confirment les soupçons qui l'ont toujours hanté et révèlent pourquoi son père a disparu durant des années : il était emprisonné pour son crime. Mais la réalité est trop dure à affronter. « Je n'ai pas vrai-

ment réagi, autour de moi tout était trop chaotique, je vivais dans un foyer Emmaüs. Je me cherchais », analyse Rachid, fatigué par ses longues heures de travail dans un restaurant chinois de sa ville. Son inconscient mesure l'importance de cet article et le transforme en sorte de talisman. Partout où il va, le jeune homme emporte une copie de la coupure de presse.

Rachid retourne là où il a grandi pour tenter de remettre de l'ordre dans son existence

Il lui faut attendre encore treize ans pour que l'heure de la vérité sonne vraiment pour lui. En 2012, âgé de 35 ans, il a quitté Malika et fondé une famille avec Samia, à la suite d'un mariage arrangé. Ils ont alors deux enfants, mais le couple vacille. Rachid va mal, enchaîne les petits boulots et les sorties alcoolisées sous la grisaille de Rouen. « Mon quotidien était très instable, je fuyais mes responsabilités, j'étais complètement », reconnaît-il, parfois encore un peu confus. Pour tenter de remettre de l'ordre dans son existence, il rejoint deux de ses frères, Saïd et Amar, sous le soleil de Nice. Avec l'accord de sa femme, Rachid loue un appartement et trouve du travail dans le Sud. C'est là qu'il a fait ses premiers pas, et il s'y sent bien. Là aussi que sa mère s'est prise à rêver d'une belle vie sous les palmiers, trente ans plus tôt, avant d'y trouver la mort. Il en est persuadé : ici, il va trouver les réponses à ses questions. Il commence par raconter à ses frères tout ce qu'il a découvert dans l'article de *Nice-Matin* : les coups de couteau, l'arrestation... Mais ils restent silencieux. Cette boîte de Pandore, eux ne veulent pas l'ouvrir. Alors c'est seul qu'il continue sa quête de vérité. Un matin de printemps, Rachid rassemble ses forces pour se rendre aux archives départementales de la ville. Le cœur battant, il passe la porte du bâtiment gris du boulevard du Mercantour. Il a déjà écrit deux lettres pour réclamer l'accès



**« ATTABLÉ À
LA TERRASSE
D'UN CAFÉ,
RACHID
PARCOURT
LE DOSSIER
DE L'AVOCAT
QUI A
REPRÉSENTÉ
SON PÈRE ET
DÉCOUVRE
SON HISTOIRE
RACONTÉE
PAR LES
AUTRES »**

au dossier, en vain. Même de visu, sa demande échoue encore une fois, pour des raisons de prescription. Tandis qu'il tourne les talons, le trentenaire tente un coup de poker. Il aborde un inconnu de petite taille au crâne chauve, qui lui semble influent. C'est Éric Ciotti, président du conseil départemental des Alpes-Maritimes, qui donne une conférence juste à côté. À la sortie du bâtiment, coupure de presse à l'appui, Rachid lui déballe sa vie, la mort de sa mère, le secret, et les verrous de l'administration. Touché par son histoire, l'élu lui promet son aide et lui obtient un rendez-vous avec le directeur des lieux. « À ce moment-là, je change le cours des choses », se souvient le quadragénaire avec émotion.

Sur sa lancée, Rachid se dirige ensuite vers le cabinet d'avocats qui avait représenté son père lors du procès. Son conseil, maître Richard-Dixon Pyné, est toujours là. Rachid ne le sait pas encore, mais la clé de son passé se trouve dans une malle, juste à côté de lui. « J'ai gardé précieusement ce dossier car c'étaient mes premières assises », lui dit l'avocat, encore fier d'avoir obtenu une courte peine pour son client de l'époque. Puis il saisit un grand classeur rouge barré du nom de Lamara.

Il apprend qu'il n'a que 3 mois quand son père assène les premiers coups de couteau

Attablé à la terrasse d'un café quelques minutes plus tard, Rachid parcourt les premières pages et découvre son histoire racontée par les autres. « J'ai assisté à au moins six ou sept incidents au cours desquels le sieur Lamara s'est disputé avec sa femme avec beaucoup de violence, à travers la porte du logement », témoigne un voisin de palier. « Ces disputes se déroulaient au moins deux fois par semaine », confie une autre. Celui qui voyait flou commence à entrevoir les contours de son enfance. Il apprend qu'il n'a que 3 mois quand son père assène les premiers coups de couteau. Les garçons sont régulièrement envoyés pour de longs séjours en Algérie, parfois avec leur mère, pour être éloignés de cet homme dangereux. Mais les allers ont toujours le même retour : la France. Pourquoi revenir malgré le danger ? « Je pense qu'elle s'est sacrifiée pour ses enfants. Pour que nous puissions grandir en France, aller à l'école en France. L'avenir y semblait tellement plus radieux et moins misérable qu'au village. Peut-être aussi qu'elle a fait ce choix par amour pour mon père, qui sait ? s'interroge encore Rachid. Peut-être qu'il y avait un amour fou entre mes parents, une passion tellement extrême qu'elle en était devenue toxique, dévorante ? »

L'histoire de ses parents est en réalité celle de deux inconnus l'un pour l'autre. À 37 ans, Dehbia pose ses valises dans un F2 sommaire de Juan-les-Pins où elle rejoint Mohamed, épousé au pays il y a vingt ans. Après les noces arrangées célébrées en Algérie, elle était restée au village, et son mari était parti écumer les petits boulots de la capitale française, de Sallaumines, dans le Pas-de-Calais, ou encore d'Aubervilliers, en Seine-Saint-Denis. L'argent gagné passe dans les prostituées, qu'il fréquente « pour le



Chez lui, à Rouen, Rachid Lamara nous montre des photos de sa mère (à g.), qu'il n'a presque pas connue, et de ses 5 ans (à dr.) fêtés avec son petit frère, quelques jours après le drame. Les deux enfants étaient alors placés dans un foyer d'accueil de l'Assistance publique du sud de la France.

besoin », dira-t-il. Ainsi que dans les bières et les courses de chevaux. Sans se plaindre, jamais, Dehbia élève ses deux premiers enfants, conçus lors de brefs passages de Mohamed. Leurs retrouvailles en France, en 1977, promesse d'un avenir meilleur, sont explosives.

Il fait vivre la mémoire de sa mère et se mobilise contre les féminicides

Au début du mois de septembre 1982, les garçons sont placés par les services sociaux en foyer, leurs parents étant incapables de s'occuper d'eux correctement. Dehbia se retrouve seule. Sans allocations familiales, elle ne peut plus payer les factures. Elle vit sous la menace d'une mesure d'expulsion, et de celle de son mari, qu'elle a mis dehors. Il squatte la cage d'escalier, où il épie tous ses faits et gestes. Avec l'aide de l'un de ses fils, Amar, 19 ans, elle porte plainte pour violences conjugales. Mais, le 16 octobre 1982, Dehbia est tuée par Mohamed, non pas de 12, mais de 22 coups de couteau. Sous la force des coups, la lame de 12,5 centimètres a cédé. Trente ans plus tard, toujours attablé après un énième café, Rachid lit parfois sans comprendre un vocabulaire judiciaire, froid, précis, sans émotion. La violence des scènes l'assomme. Après deux heures de lecture acharnée, il réussit à lever les yeux des papiers qui jonchent sa table, et à soulever son corps devenu lourd. Il marche vers l'immeuble où Dehbia est morte, et s'assoit sur la place attenante. La fontaine où il allait si souvent est désormais bétonnée. Puis il arpente la promenade des Anglais, et s'enferme dans la chambre de son petit appartement afin de connaître la suite de son histoire. Toute la nuit, il continue le voyage dans son passé. « Ce dossier, je veux le connaître par cœur, le tatouer à l'encre indélébile sur tout mon corps, le graver dans ma mémoire pour ne jamais

oublier. » Mais tous ces documents ne répondent pas à une question centrale : qui était cette maman qu'il n'a presque pas connue ?

Pour en savoir plus sur elle, il arrache péniblement des confessions à ses frères et tente d'interroger son père, libéré après sept ans de détention. « Nous n'avons quasiment plus aucun contact depuis 2019. Dans l'une des dernières conversations que j'ai eues avec lui, je lui ai demandé les goûts de ma mère. Si elle aimait les fraises, par exemple. Il ne savait même pas me dire », regrette Rachid. Il doit deviner, mener sa propre enquête, se fier à des photos et à des constatations juridiques. Le jour de sa mort, elle portait un pull bleu, et une chemisette bleue à fleurs. « J'imagine qu'elle aimait cette couleur, je suis obligée de le déduire de ces clichés. C'est triste mais, pour moi, c'est important, j'ai besoin de m'identifier. Finalement, c'est à travers moi que je la connais : c'est d'elle que je tiens mon côté artistique, ma niaque, et mon esprit combatif », résume-t-il.

Aujourd'hui, il lutte encore contre les démons du passé et les épisodes dépressifs qui ont toujours ponctué son existence. Il élève ses deux adolescents, Massey et Samy, dans l'appartement de Rouen, avec son épouse, mais rêve souvent du soleil de Nice. Il a entamé son deuil avec un livre, *Il a tué ma mère* (City éditions, 2022). Un témoignage puissant contre les violences conjugales et les féminicides, dont il fait son cheval de bataille. Dans ce récit et dans les médias, Rachid fait vivre sans relâche la mémoire de sa mère. Son souhait le plus cher ? Rebaptiser au nom de Dehbia la place près de laquelle elle a rendu son dernier souffle. Là où lui allait, si souvent, chercher l'eau pour la famille jusqu'à ses 5 ans, et où il retourne chaque 16 octobre depuis 2012, pour lui rendre hommage. ■